

IX

Oleko est le « tapin » de notre escorte. Son instrument taillé d'une seule pièce dans un bloc de teck, suivant la coupe d'un vase antique, est tout papelonné de clous de cuivre qui étincellent au soleil. C'est le plus beau tam-tam du Congo. Aussi quelle convoitise parmi les collectionneurs !

Il est plat, creux, mais aucune peau de chèvre ne recouvre son unique ouverture. Toutefois il résonne fortement sous les mailloches à tampon, et les sonnailles attachées aux parois égaient son ronflement monotone.

Oleko le tient suspendu au moyen d'une bretelle passée autour de son cou. Tout le long du chemin, la boîte bondit et rebondit sur sa cuisse.

Cela doit être assez gênant... Mais Oleko ne s'est jamais plaint. Il est fier de son instrument ; il l'emmène en tous lieux et sans cesse il le frotte, l'astique, le polit dévotieusement, si bien qu'il miroite comme une glace de Venise !

Oleko, choisi par ses frères, est un être sacré. Nulle offense, même légère, ne lui est faite qui ne soit aussitôt sévèrement punie. On le vénère à l'égal d'un fétiche. Au surplus, sa caisse est comme un palladium qui donne la victoire...

En ce voyage pacifique, et quoique nous marchions en grand arroi, Oleko n'est que décoratif. Il annonce, il solennise nos entrées dans les villages, prépare l'admiration et la crainte sur notre passage.

A Kingankati, dans le repos forcé auquel l'oblige notre paresse, il se morfond. Je le vois errer mélancolique avec son instrument précieux. De haute stature, le musicien n'est pas beau. Il a une figure triviale, abrutie, une vraie trogne de « genevelist » bruxellois!

Eh bien que signifie? Le voilà qui entre dans une agitation fébrile et tourne sur lui-même comme une toupie au milieu de la place du village!

Il s'arrête... Tout à coup il se dresse sur les orteils, renverse la tête et d'un affreux fausset il lance un kokoriko de vieux coq. En même temps il frappe sur la boîte sonore. Toutes les cordes du gosier, gonflent, se tendent :

M' Fòmou kief mpila moxi zambi! Doum, Doum, Doum. — M' Fòmou moundélé n' kele nkombo, kimboundi, njimbou minghi! Doum! Doum! Doum!

Comprenez-vous?

C'est l'éloge du chef : « Le blanc est un dieu, il a de belles armes. Le blanc a beaucoup de chèvres et d'étoffes et de perles. Tout le monde

doit lui obéir. Le blanc est un chef puissant... »

Ainsi pendant une longue demi-heure. Autour du barde les indigènes s'assemblent timidement ; et Oleko, les reins creusés, le dos renversé en contrepoids du lourd tam-tam, se balance, s'excite, s'enivre de son vocéro.

Sa figure, strapassée d'un rictus de fou, ruisselle de sueur...

Enfin les cris deviennent intermittents et cèdent la partie au tambour. Puis celui-ci s'interrompt de même. Oleko éructe encore quelques phrases qu'il ponctue de trois coups d'un tam-tam mourant. Un dernier ut de poitrine, et c'est fini...

Nous appelons le héraut. Et sous la tente, nous lui offrons un grand verre de porto qu'il vide d'un trait, les yeux exorbités de fatigue et de jouissance !

X

Les soldats dévêtus chantent et dansent autour des bûchers flambants qui font rougeoyer leurs torsos de bronze. C'est Mali — le caporal — un gentil bougre, agile, et drôle comme toute une cage de singes, qui mène le train. Les femmes